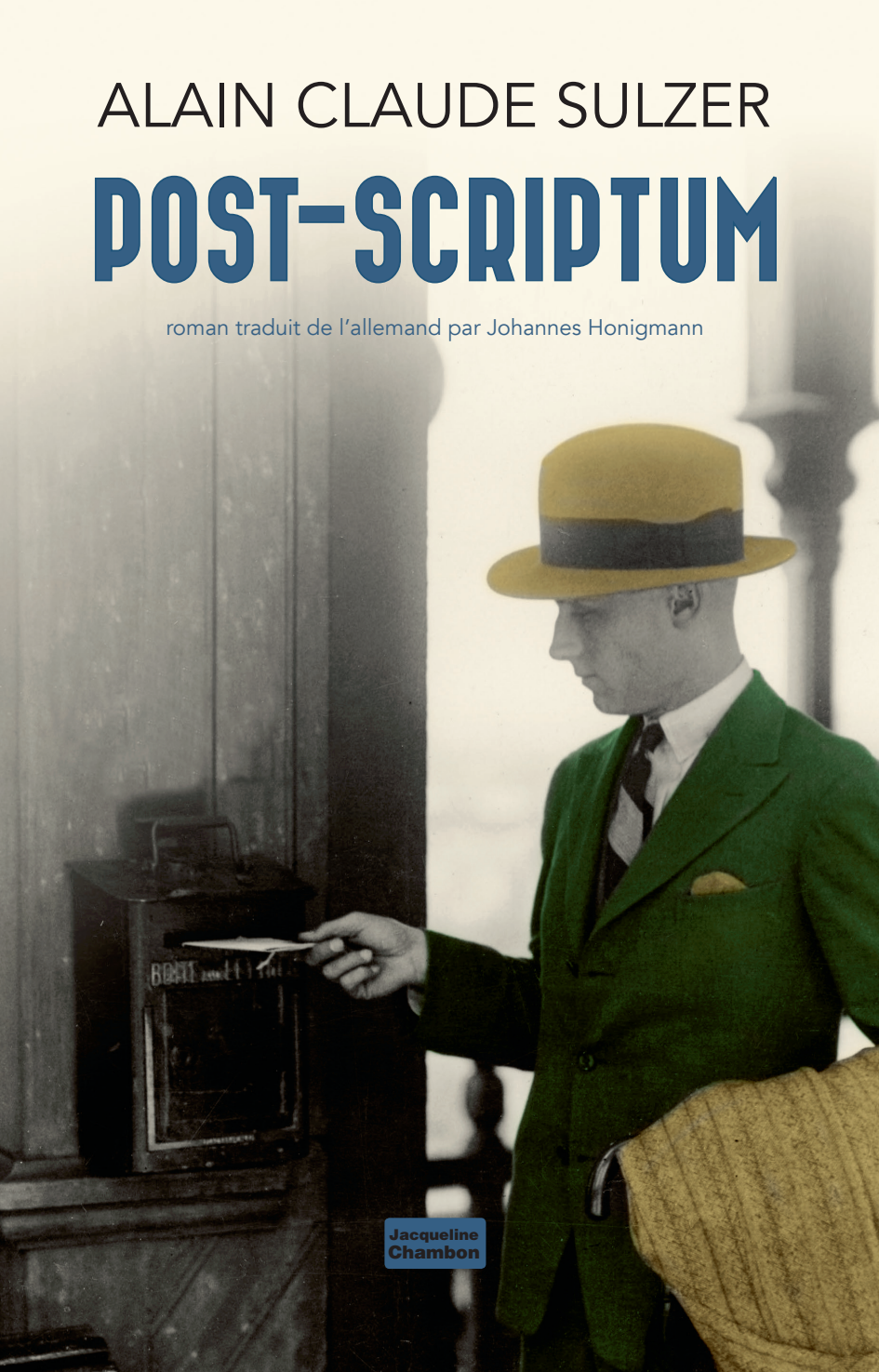
ALAIN CLAUDE SULZER

POST-SCRIPTUM

roman traduit de l'allemand par Johannes Honigmann



Jacqueline Chambon

PRÉSENTATION

Dans les années 1930, Lionel Kupfer, star du jeune cinéma allemand, vient se reposer dans un palace des montagnes suisses pour attendre son prochain tournage. C'est l'hiver et il s'ennuie, jusqu'au jour où il rencontre Walter, le postier du village, qui devient très vite son amant. Ce qui pour Kupfer est une simple aventure sera pour Walter le grand amour de sa vie.

Mais Hitler vient de prendre le pouvoir et bientôt Kupfer apprend qu'il ne pourra plus tourner car il est juif. Il s'exile alors aux États-Unis, en même temps que les célèbres cinéastes juifs allemands qui feront la gloire d'Hollywood. Après la guerre, les amants d'un jour se croiseront dans un avion mais l'un comme l'autre, par élégance ou par sagesse, préféreront ne pas se reconnaître.

Alain Claude Sulzer retrouve ici l'empathie avec ses personnages qui faisait le charme poignant d'*Un garçon parfait*. Il sait comme personne décrire avec délicatesse les amours impossibles où la différence est moins dans le sexe que dans l'âge et la condition sociale.

ALAIN CLAUDE SULZER

Alain Claude Sulzer est né en 1953 à Riehen, près de Bâle, où il vit. Un garçon parfait *(Jacqueline Chambon, 2008) a obtenu le prix Schiller en Suisse en 2005, le prix Médicis étranger en 2008, et le prix de la Radio suisse romande en 2009.*

Également parus aux éditions Jacqueline Chambon : Leçons particulières *(2009),* Une autre époque *(2011) et* Une mesure de trop *(2013).*

DU MÊME AUTEUR

UN GARÇON PARFAIT, Jacqueline Chambon, 2008 ; Babel nº 1116.
LEÇONS PARTICULIÈRES, Jacqueline Chambon, 2009.
UNE AUTRE ÉPOQUE, Jacqueline Chambon, 2011 ; Babel nº 1204.
UNE MESURE DE TROP, Jacqueline Chambon, 2013.

Photographie de couverture : © Imagno/Getty Images

Titre original :
Postskriptum
Éditeur original :
© Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne, 2015

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06953-7

Alain Claude Sulzer

Post-scriptum

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon

La chaleur secondaire qui naît entre êtres humains n'est par nature qu'un souffle fugitif. Inconstant. Elle disparaît généralement quand on n'a plus rien de pratique à exiger l'un de l'autre.

Max Brod[1*]

---

* *Toutes les notes de bas de page sont du traducteur. Les notes de l'auteur, numérotées, sont en fin d'ouvrage.*

Prologue

La mer des Viennois, été 1894

Ce n'était pas lui que sa mère appelait. Elle appelait « Tobias ! » qui jouait à cache-cache avec les enfants du voisinage, mais Tobias ne l'entendait pas ou ne voulait pas l'entendre, il ne répondait pas. Lion l'entendait crier mais ce n'était pas en réponse aux appels insistants de sa mère, cela faisait partie du jeu. Que pouvait-elle vouloir de lui ? De quelle aide avait-elle besoin ? Après tout, ils ne faisaient que jouer. Ils étaient si jeunes.

« Tout l'monde est caché ? J'viens vous chercher ! » avait clamé son grand frère d'une voix forte et distincte dans le vent qui déchirait et dispersait les mots. Mais cela remontait déjà à un certain temps. Lion se concentrait sur son crayon. La voix de Tobias n'était pas bien jolie, elle croassait, mais Lion l'aimait telle quelle, rude et adorable comme ses genoux écorchés et ses mollets ravagés. Son frère refusait d'apprendre certaines choses. Surtout, d'articuler clairement ; il avalait les *e*. Mais personne ne le grondait pour cela. Ils l'aimaient tel qu'il était et Lion était celui qui

l'aimait le plus, même s'il ne le lui donnait pas à sentir tous les jours, contrairement à sa mère.

Tobias jouait à cache-cache avec les enfants des autres estivants. Comme la petite maison au bord du lac de Neusiedl, dans laquelle la famille de Lion passait quatre semaines chaque été depuis qu'il avait l'âge de s'en souvenir, ne présentait pas les meilleures conditions pour se rendre invisible (le jardin était à peine plus grand que la maison), Tobias et ses amis, dès qu'il faisait beau, entreprenaient de grandes excursions – de préférence aux abords du lac – afin de trouver dans des buissons, des cuvettes, des monticules et derrière des branches desséchées des cachettes valables, du moins momentanément. Ici, tout était différent de la ville et c'était pour cela qu'on parlait de vacances à la mer. Que ces eaux ne fussent qu'un lac, Lion ne l'apprit que plus tard, car ses parents les appelaient la mer des Viennois.

Quand leur recherche de nouvelles cachettes devenait ennuyeuse, les garçons retournaient à leur passe-temps favori et jouaient aux Indiens ou à la guerre, la bataille de Königgrätz, le combat des trappeurs contre les Apaches. Un passe-temps auquel des filles serviables venaient quelquefois se joindre en qualité d'infirmière ou de squaw. La victoire revenait toujours aux Prussiens ou aux Apaches.

Tobias et ses amis – cinq garçons de son âge – se voyaient tous les après-midi. Il en manquait parfois un, mais Tobias était toujours de la partie. Il ne lisait pas, il ne s'occupait pas de lui-même, il n'était jamais malade. Il y avait toujours quelqu'un pour

s'occuper de lui, et quand ce n'était pas le cas, il en dénichait un. Il se réveillait tôt, avant tout le monde, et il aurait aimé être le dernier à se coucher. Tobias était le meilleur camarade qu'un garçon pût souhaiter. Fidèle jusqu'à la mort, exactement comme ils le proclamaient dans leurs jeux, en levant deux doigts en l'air et en prêtant serment. Nous aurions aussi bien pu l'appeler Siegfried, disait le père, et la mère riait.

Lion jeta un coup d'œil oblique au ciel. Au vu de la position du soleil, il devait être autour de quatre heures. Il ne possédait pas encore de montre. Parfois, il empruntait la montre de gousset de son père. Celui-ci pouvait être certain que son fils en prendrait soin au moins autant que lui-même. Lion était d'un caractère doux qui tendait à l'impatience quand les choses n'allaient pas comme il voulait. Une impatience envers lui-même ; à l'égard des autres, il restait calme.

Un coup de vent d'une fraîcheur soudaine effleura Lion, glissa sur ses cheveux noirs et s'éloigna avec le bruit tranchant des brins tremblants de l'herbe dont des touffes clairsemées poussaient dans le sable à cet endroit et dont Lion ignorait le nom. Cette herbe était presque blanche. Le son évoquait le déchirement d'un tissu délicat.

Plus loin, plus près du lac, à l'endroit où les roseaux étaient quasi impénétrables, les garçons jouaient et s'amusaient à effrayer les phragmites des joncs et les poules d'eau qui nichaient là et protestaient avec colère avant de s'envoler brusquement. Les garçons étaient plus forts qu'elles, les êtres humains en général. Mais on avait inculqué à Tobias de ne pas toucher

aux nids découverts fortuitement et Lion était convaincu qu'il s'y tenait ainsi que ses amis, non pas parce qu'on le leur avait interdit, mais parce qu'ils étaient d'accord. Ils étaient turbulents et bruyants, mais ils n'étaient pas indélicats.

Ils auraient certainement trouvé très cocasse que Lion se perde dans les roseaux en essayant de les rejoindre et qu'il faille l'en extraire comme une oie stupide. Mais il restait en retrait et les privait de ce plaisir. Tobias et ses amis jouaient à leurs propres jeux, Lion restait seul. C'était ce qu'il voulait. C'était ce qu'on avait l'habitude de le voir faire. Il ignorait les activités des autres garçons, il ne les revoyait que le soir, à l'heure où l'on se réunissait après dîner dans le minuscule pavillon des Kupferberg, au bord de la plage, ou chez des amis de la famille dans l'une ou l'autre des maisons de vacances pour parler, fumer et boire. Le soir, Lion aussi pouvait être un autre, comme l'étaient les autres.

Son désir de solitude, Lion ne le ressentait pas comme un handicap. S'y plier était facile. C'était sa volonté à lui d'être seul, il suivait un commandement intérieur presque aussi distinct qu'une voix. Il ne le percevait pas, naturellement, et il n'en parlait à personne, cela allait de soi. Il lui était nécessaire de s'isoler pour observer ce qui se présentait à son œil sans être dérangé et pour le reproduire tel qu'il le voyait. Ce qu'il découvrait n'était jamais insignifiant, jamais petit, jamais grand. Les choses auprès desquelles les autres passaient sans y faire attention l'attiraient, le captivaient et le forçaient à les examiner

attentivement. Ça pouvait être une vieille chaussure ou un bout de pain rassis, une chaussette déchirée ou la patte cassée d'un cheval à bascule. Une fois, il avait trouvé près de l'eau une jambe artificielle en bois à moitié pourrie. Il était en compagnie de sa mère, elle avait été choquée par sa trouvaille. Ils ne le laissaient pas aller au bord de l'eau seul.

Tobias et ses camarades, les parents de Lion et leurs amis et connaissances, tous ceux qui partageaient leur vie estivale avec Lion comme s'ils avaient été sur une île, faisaient partie du paysage, mais Lion ne dessinait jamais d'êtres humains. Il n'était pas nécessaire de les fixer sur le papier. Il préférait dessiner des animaux et des arbres, des parcelles de forêt et des murs, des fleurs et des roues de charrette brisées, des portes et parfois des maisons entières ; et par-dessus tout, des objets qui avaient échoué sur la plage. Tout le monde s'accordait à dire qu'il était doué. Sa mère avait coutume de dire : « Lion n'est heureux que devant une feuille de papier. » Il n'échappait à personne que cela la remplissait de fierté.

Il dessinait depuis qu'il était capable de penser. Sa mère prétendait que le matériel lui-même lui était parvenu tout seul. Un jour, il y avait eu un papier devant lui et un crayon à portée de sa main. Lorsque le papier et le crayon furent réunis, l'aventure put commencer. Depuis qu'il s'y adonnait, ses doigts n'étaient jamais propres mais alternativement gris et noirs ou bariolés, voire les deux. Il avait toujours des crayons de couleur sur lui, parfois un encrier et une plume. Ses habits étaient couverts de taches. Il avait commencé à

dessiner bien avant d'avoir appris à écrire et à compter et cela restait plus facile pour lui que tout ce qu'on lui enseignait à l'école. Écrire et compter n'étaient que des branches de l'arbre dont le tronc était formé par sa passion du dessin.

Écrire et compter étaient des branches auxquelles on s'accrochait pour avancer dans la vie, une continuation de ce qu'il maîtrisait de longue date : parler sans réfléchir. Lorsqu'on dessinait, on n'avait pas à parler. La bouche restait fermée, les lèvres ne bougeaient pas. Dessiner transformait tout ce qu'il voyait en ce qui se reflétait de multiples fois derrière les choses.

Il dessinait également ce qu'il ne voyait pas. Seul le vent, seul l'appel du phragmite des joncs, son signal lorsqu'un prédateur s'approchait de sa couvée, ne pouvaient être captés et fixés, pas encore. Le cri. La peur. L'avenir. L'inconnu. Cela finirait par venir et manifester sa présence.

Lion était un enfant joyeux, un peu distant, et personne ne cherchait à lui faire emprunter une autre voie.

Peut-être Tobias n'entendait-il vraiment pas sa mère. Le nom des autres garçons avec lesquels il jouait à cache-cache était inconnu de Lion. Il n'avait aucune raison de retenir leur nom. L'un était blond, un autre était en permanence « blessé », celui-ci portait toujours un pantalon long, celui-là, un pantalon court, le cinquième, des lunettes qui glissaient sans cesse et qu'il remontait sur son nez couvert de taches de rousseur. Si leur mère les avait quelquefois appelés comme sa mère venait d'appeler Tobias, Lion aurait

éventuellement pu se rappeler leur nom. Mais ils logeaient plus loin. Quand leur mère les appelait, on l'entendait à peine. C'était sans doute pour cela qu'elle ne le faisait jamais. Les garçons étaient plus âgés que Lion, ils s'intéressaient à des choses qui ne l'intéressaient pas et, le dimanche, ils allaient à l'église. Tobias avait neuf ans. Lui-même n'en avait que six.

Lion s'était tapi dans les dunes et avait commencé à dessiner. Le sable était frais car l'endroit où il avait élu domicile se trouvait à l'ombre, le vent y faisait éventail. Si jamais on le cherchait, on ne l'y débusquerait pas de sitôt. Le sable cédait aisément sous les pieds. La nuit, les couples d'amoureux se retrouvaient ici en secret, affirmait Tobias.

À peine son crayon eut-il touché le papier que sa main se mit à dessiner un fusil, alors même qu'il essayait en vain de fixer sur le papier une pierre telle qu'elle était, telle qu'elle gisait devant lui. Mais pendant qu'il contemplait la pierre, sa forme se modifia, et il était impossible d'ignorer ce qu'elle devenait contre la volonté de Lion. Dans ses pensées flamboya soudain la tête rejetée en arrière d'un soldat mourant, mais il ne dessina que le fusil, il ne reconnaissait pas le visage. C'était Tobias qui aimait parler d'armes et qui lui avait demandé de dessiner un soldat « quand il tombe ». Il s'y était toujours refusé.

Complètement absorbé par le dessin, il n'émergea que lorsqu'il entendit les garçons appeler. Jusque-là, son regard n'avait pas quitté le papier qu'il couvrait de son crayon. Tout à l'heure ça avait été sa mère, à présent c'étaient ses camarades qui appelaient Tobias.

« Où es-tu ? Tobias ! »

Et pas une seule fois, non, de façon répétée. Ça devait être son tour, il s'était caché, cela faisait longtemps qu'ils le cherchaient sans le trouver. Il devait avoir découvert une cachette très sûre.

Lion distingua deux voix avant d'en percevoir une troisième, aiguë et aigrelette. La voix de celui-là n'a pas encore mué, se dit-il. Les voix se rapprochèrent puis s'éloignèrent et soudain l'un des garçons fut debout devant lui et resta immobile comme s'il avait pris racine. Il avait pensé découvrir Tobias, au lieu de cela, il tombait nez à nez avec un inconnu. Lion ignorait l'identité de ce garçon et ce garçon visiblement ne connaissait pas Lion.

« Est-ce que quelqu'un est passé par ici avec des chaussettes vertes ? » Lion secoua la tête. « Des chaussettes vertes ? Non. »

Bien observé, se dit-il.

« Ça fait une éternité qu'on le cherche », poursuivit le garçon en tirant sur la couture de son pantalon qui lui descendait aux genoux. Pas d'égratignures, pas d'écorchures, la peau était lisse et blanche comme du flan aux amandes.

« Il a dû bien se cacher », dit Lion et le garçon hocha la tête et le regarda d'en haut avec curiosité. Ce n'était pas lui qui avait la voix aigrelette.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Lion ne dissimula pas ce qu'il avait dessiné car il n'avait rien à dissimuler, il tourna la feuille dans sa direction afin que le garçon puisse la regarder tranquillement. L'effet que fit son dessin n'échappa pas

à Lion. L'autre l'examina attentivement. Ce travail était-il vraiment l'œuvre d'un garçon de six ans dont on n'attendait rien d'autre qu'un gribouillis ?

« Un fusil ! »

Lion hocha la tête.

« Pourquoi un fusil ?

– Pourquoi pas ? Contente-toi de ça, sinon… »

Le garçon le regarda fixement : « Sinon ? » Il tendit la main pour saisir la feuille mais Lion la retourna de nouveau, si bien que l'autre devait se pencher sur lui s'il voulait contempler encore un peu le dessin.

« Il n'est pas encore fini, dit Lion, conciliant.

– Et quand il sera fini, je pourrai l'avoir ?

– Tu le veux vraiment ? » demanda Lion et il pensa : Ce serait étonnant qu'il ne le veuille pas, comme son visage est fin, comme c'est étrange la façon dont ses sourcils se rejoignent au-dessus de la racine de son nez et comme ses genoux sont pointus et osseux sous sa peau délicate. Jamais encore il n'avait regardé un garçon ainsi, comme pour le peindre. Il voulait le dessiner, il allait le dessiner, peu importe s'il avait l'autre devant lui comme maintenant ou s'il devrait le dessiner de mémoire, ce qui paraissait plus probable.

« Oui, bien sûr, répondit le garçon.

– Comment t'appelles-tu ? s'enquit Lion.

– Siegfried.

– Siegfried, le tueur de dragons, c'est le nom qu'ils voulaient donner à Tobias.

– Nous ne sommes pas juifs.

– Et alors, dit Lion. Quand j'aurai fini, tu auras le dessin. J'aurai fini ce soir. Promis. »

Le garçon dit : « Je l'accrocherai au-dessus de mon lit. »

Il rougissait à présent.

« Tu l'as trouvé ! »

La voix aigrelette de tout à l'heure résonnait maintenant de très près.

« Où êtes-vous ? Siegfried ! Tobias ! » s'exclamait une seconde voix, plus grave.

Siegfried se retourna. Deux garçons apparurent, que Lion connaissait.

« Tu ne l'as pas trouvé », dirent-ils en voyant Lion.

Siegfried répondit : « Non, pas trouvé.

– Qui cherchez-vous ? » demanda Lion en feignant l'ignorance ; il se leva et secoua le sable des replis de son pantalon court qui était tout fripé.

« Ton frère, dit l'un des deux.

– Son frère ? demanda Siegfried, puis il regarda les deux garçons avec espoir. Alors cherchons-le », s'exclama-t-il et il voulut s'élancer. Il dérapa et glissa lentement dans le sable. Les deux amis l'aidèrent à se relever mais il les repoussa d'une ruade. Il ne se retourna pas vers Lion. Les trois repartirent aussi subitement qu'ils étaient arrivés.

Lion était de nouveau seul. Il lui fallut un moment pour que ses pensées cessent de tourner autour de Siegfried. Quel âge pouvait-il avoir ? À peine plus grand que Tobias, il avait, contrairement à lui, la voix posée d'un adolescent encore un peu gêné de devenir un homme. Tandis que la voix de son frère grinçait bruyamment sur ses gonds, sa voix à lui tournait

sans bruit comme le portail récemment huilé d'un jardin.

Il se concentra à nouveau sur son travail et ne put s'en détacher qu'une fois le dessin terminé. Il lui fallut environ une demi-heure, au cours de laquelle il ne s'était laissé distraire par rien. Il n'avait pas levé les yeux du papier une seconde fois. Et il n'y changerait plus rien, peu importe ce que diraient les adultes. Il offrirait ce dessin à Siegfried quand il le reverrait, ce soir ou demain. Il n'avait aucune idée d'où était sa maison ni de qui était sa famille, mais il le chercherait et le trouverait. Le visage du soldat qui tombait – le fusil gisait devant lui comme s'il l'avait jeté au loin – avait, on ne pouvait s'y tromper, les mêmes traits que Siegfried. Un Siegfried plus âgé mais sans confusion possible. La tête rejetée en arrière, il ne semblait pas tomber mais trébucher à l'instant de mourir.

Lion fourra la gomme, les crayons de couleur et le taille-plume dans la bourse en cuir attachée à un large ruban qu'il portait autour du cou et noua les cordons (« Fais attention à ne pas t'accrocher quelque part, dans les broussailles ou à une poignée de porte, et ne passe jamais deux fois le ruban autour de ton cou, ça risquerait de devenir un nœud coulant dans un moment dangereux. Fais attention, tout simplement. » C'était la voix de sa mère, un écho du dehors.).

Lorsqu'il tapa ses sandales pour en faire tomber le sable, il remarqua que le vent avait forci. Mais c'était autre chose qui l'intriguait. Quelque chose qui se déplaçait. Étaient-ce des pas ou des voix ? Venant d'humains ou d'animaux ? Était-ce un véhicule inconnu ?

Par un vent de cette force, impossible d'identifier le moindre bruit. Ce n'étaient pas des pas. Une certaine inquiétude semblait planer sur la région et même le vent, qui traçait des méandres sur le sable avec des mouvements imprévisibles comme un fleuve qui déborde, paraissait incapable de la dissiper, il tendait même à la renforcer.

Qu'était-ce ? Quelque chose se tramait. Ce qu'il entendit ensuite était un son qu'il n'avait encore jamais entendu et qu'il n'oublierait plus jamais ; et plus tard, il lui sembla qu'à cet instant, il avait compris avant même de l'avoir vu.

Il entendit un cri et il aurait pu penser qu'il s'agissait de celui d'une mouette. Mais c'était un cri humain qui ressemblait à un cri animal. L'être qui attirait l'attention sur lui de cette façon, ce n'était pas un animal mais un humain, un homme ou une femme.

L'inquiétude qui jusque-là avait été diffuse saisit Lion par le col et le frappa au visage, le boxa au ventre et sur les jambes qui devinrent de plomb, il eut du mal à marcher. Il devait y aller. Mais où ça ? Il avançait beaucoup trop lentement. Ses pieds étaient des mottes de terre lestées de poids en plomb. Vers la mer. Naturellement, il devait aller vers le lac.

Il titubait sans but – car il ne savait pas ce qu'il cherchait et quelle direction prendre – à travers le sable, les pierres et les cailloux, et de minuscules bouts de bois se logeaient dans ses sandales, des broussailles balayaient son visage, le sable tourbillonnant lui entrait dans les yeux et toujours le vent le rattrapait, le tiraillait et le traînait, l'assaillait latéralement

ou par-derrière mais le plus sauvagement par-devant, là où se trouvait la mer des Viennois, le lac sans fin qu'il apercevait à présent. La tempête se mettait en travers de son chemin mais il courait sans se laisser arrêter, les poids qui lestaient ses pieds étaient tombés, il criait dans le vent, il appelait Tobias. Il appelait Tobias parce que, soudain, il savait qui il devait appeler.

« Tobias ! Tobias ! »

Comment aurait-il pu l'entendre par un temps pareil ? Lion continuait à courir dans la direction du cri, ce cri que la tempête avait déchiré comme une toile à l'endroit où il était monté vers le ciel ; des bouts de tissu qui voletaient partout retombaient et remontaient comme un écho virevoltant dans ses tympans ; le cri s'était tu mais il l'entendait encore.

Il s'arrêta brusquement et leva les yeux. Et s'il avait simplement rêvé ? À présent, il savait assez précisément où il se trouvait, un parfum qui flottait dans l'air lui indiquait la proximité du lac. Il sentait les roseaux et l'eau. À cet instant, un nouveau cri retentit et Lion prit conscience, et fut même certain, qu'il n'avait pas rêvé et que c'était son père qui criait. Son père, pourquoi son père, que venait-il faire au bord de l'eau ? N'était-il pas à la maison ? N'était-ce pas l'heure de sa sieste ? Quelle heure pouvait-il être ?

Quelques pas plus loin, en émergeant d'une muraille de joncs dans laquelle s'ouvrait une brèche, Lion vit ce qu'il n'aurait pas dû voir – mais à cet instant personne ne semblait remarquer sa présence – et ce qui ne serait plus jamais évoqué par la suite mais

qui s'imprima en lui à jamais. Il vit deux hommes et quatre garçons se pencher sur un corps qu'ils avaient ramené sur le rivage. C'était un corps tranquille, entièrement vêtu. L'eau ruisselait de ses habits. La tête reposait sur le coude de son père. Le visage était blanc. Les lèvres étaient bleues.

Il entendit la mer, il vit l'eau du lac de Neusiedl, fouettée par le vent, et sa mère, les mains pressées sur la bouche comme pour ne pas vomir, tout près du groupe et pourtant à sa lisière, sans la moindre protection, seule dans un grand espace vide qui s'était formé autour d'elle. Cette assemblée muette se détachait, irréelle et menaçante, sur une masse infinie d'eau, l'eau d'une mer qui était un lac ainsi qu'il le comprit plus tard seulement, à une époque où ils avaient depuis longtemps cessé d'y venir, car plus jamais ils n'étaient retournés au lac de Neusiedl.

La mère de Lion laissa retomber ses mains et ouvrit la bouche pour hurler, semblait-il, mais aucun son ne passait ses lèvres et lentement elle remonta à nouveau ses mains et l'espace d'un instant elle ressembla au petit soldat du poing duquel Dieu avait fait sauter l'arme. Qui gisait devant lui, avec laquelle il aurait pu se défendre, si Dieu l'avait autorisé. Mais Dieu n'était pas là. Il était trop tard.

Qui était le garçon dans les bras de son père ? Lion plissa les yeux pour mieux voir de qui il s'agissait. Puis il vit les chaussettes vertes au-dessus du cuir humide des chaussures, la peau livide au-dessus des chaussettes vertes. Tobias portait des chaussettes vertes mais ses jambes étaient bronzées comme les siennes, même

en hiver elles ne perdaient pas entièrement leur hâle. Il n'avait plus besoin de plisser les yeux, désormais. Quelque chose dans sa main semblait bouger.

Le corps étendu sur lequel se penchait le père appartenait à Tobias, il portait en tout cas ses chaussettes et ses vêtements, mais il semblait déplumé et rétréci. Lion regardait fixement cette scène étrange. Il ne pouvait croire ce qu'il voyait, comme s'il s'agissait d'un dessin. Il se rapprocha. Personne ne fit attention à lui. Était-ce Tobias ? Pouvait-on déchirer ce dessin ?

C'est Tobias ? Personne ne l'entendait ? Personne ne répondait. Il vit le visage de son père se pencher sur la tête du garçon dans ses bras jusqu'à la toucher comme s'il voulait l'embrasser. Ce que toutefois il ne fit pas. En même temps, il essayait d'arracher quelque chose des mains du garçon, un paquet misérable, une créature poilue. C'était bien le genre de Tobias, de plonger pour attraper des animaux qui voulaient lui échapper. Tobias était courageux et fort. Tobias allait s'en sortir, une fois de plus. Toute vie s'était échappée de la créature poilue que ses doigts refusaient de libérer et son frère non plus ne bougeait pas. Non. Dans un instant, il va se lever et rire, pensa Lion. Il va se lever et recracher en jubilant toute l'eau qu'il a avalée.

« Lève-toi », dit sa mère comme s'éveillant d'un sommeil, sur un ton qu'il ne lui connaissait pas. Tobias ne remua pas. Peut-être n'était-ce pas Tobias ?

« Fais qu'il se lève », dit-elle au père d'un ton sourd et menaçant.

« Lève-toi, dit-elle, ce n'est pas une plaisanterie, on ne plaisante pas avec ces choses. »

Mais sa voix était aussi pâle et faible que le corps de Tobias. Seule était forte la main qui refusait toujours de relâcher l'animal inanimé et Lion ne fut pas certain que le père entendait la mère.

« Lève-toi », et l'espace d'un instant, Lion aussi fut convaincu qu'il allait obéir.

Tobias ne relâcha l'animal qu'une fois que le père eut pris ses petits poings dans sa grande main et desserré précautionneusement un doigt après l'autre. Sa main saignait. Il jeta le paquet humide, peu importe ce que c'était, un rat ou un castor, un chien ou un chat, la créature, attrapée ou sauvée, qui avait entraîné Tobias dans la mort. La punition, pensa Lion, la punition pour un crime, tu l'as attrapée mais as-tu voulu la tuer ?

C'est seulement en voyant que Tobias ne se battait pas pour sa proie, qu'il finissait par la lâcher, qu'il comprit ce qui était arrivé et peut-être sa mère ne le comprit-elle qu'à cet instant aussi car soudain ses jambes cédèrent et elle s'affaissa sans bruit, elle s'effondra latéralement dans le sable. Le père souleva Tobias et se mit debout. Tobias était mort.

I

Janvier 1933

Monter. Tous les jours, après son travail, il montait au Waldhaus. Ce n'était rien de plus qu'une promenade tranquille du village à l'hôtel. Il fallait en tout cas que ça en ait l'air.

Une fois, en levant les yeux vers l'endroit où il supposait Kupfer, il avait cru reconnaître une ombre qui se mouvait derrière une fenêtre, une autre fois, il avait même vu qu'on soulevait furtivement le rideau. Ce n'était pas le vent qui avait remué l'étoffe – la fenêtre était close, l'air n'entrait pas – mais une main. Walter était convaincu que c'était bien celle du célèbre acteur. Son instinct le lui disait et rien ne venait le contredire. Kupfer l'observait-il comme il aurait aimé observer Kupfer s'il l'avait rencontré, ce qui hélas ne s'était pas encore produit ? Walter pouvait imaginer que Kupfer suivait secrètement ses pas quand ceux-ci le conduisaient vers l'hôtel. Comme tout ce qu'il imaginait, cela devenait une certitude pendant la nuit avant de céder la place à une vague inquiétude le lendemain, lorsqu'il était à nouveau debout derrière

son guichet postal à attendre les clients. Quelles raisons avait-il de se tromper ? De multiples raisons qu'il connaissait sans être disposé à les étudier. Au cours de la journée, il reprenait peu à peu de l'assurance.

Ceci étant, rien n'indiquait de façon tangible que Kupfer logeât bien à l'étage et dans la chambre qu'il supposait. Son instinct était son unique repère. Walter n'osait pas entrer dans l'hôtel où logeait la star de cinéma. Il n'était pas un client et il n'avait aucun mandat, il n'avait donc rien à y faire. Demander des renseignements sur Kupfer était hors de question. S'il avait eu le cran de le faire, on aurait assurément refusé de lui livrer des informations confidentielles. Il n'était pas le facteur, après tout. Sa fonction ne l'autorisait pas à s'y rendre, sa place était au bureau de poste, derrière le guichet. Sa position hiérarchique était plus élevée que celle du facteur mais elle ne lui permettait pas de distribuer lui-même le courrier. Et encore moins si c'était dans le but de se procurer un avantage. La perspective que le facteur et son suppléant tombent tous les deux malades, ce qui l'aurait obligé à les remplacer temporairement, était plus qu'improbable étant donné le sérieux et la bonne santé de ses collègues. Aussi attendait-il que se produise une coïncidence. Bien qu'il se doutât que l'attente risquait d'être vaine.

Par ailleurs, le facteur lui-même n'était pas autorisé à remettre le courrier à Kupfer en mains propres. Aucune personne extérieure aux services ne pouvait pénétrer plus loin que le hall d'accueil. Quiconque souhaitait parler à quelqu'un devait s'adresser au

concierge ou bien se voyait poliment inviter par le *chasseur* à quitter l'établissement et ce non pas par la porte tambour (unique en son genre à Sils) mais par une porte à battant ordinaire. Sans condescendance, mais catégoriquement. Fermement, mais sans hostilité. Si l'on parvenait tout de même à entrer dans le hall, on avait la vague, très vague possibilité de voir Kupfer quitter l'ascenseur pour se rendre au grand salon. N'importe quel enfant savait qu'il y avait un ascenseur car c'était le seul du village et quelques-uns de ces enfants avaient commencé comme garçon d'ascenseur, première étape de leur ascension professionnelle. Walter, lui, ne pouvait que rêver d'entrevoir quelque chose de tout cela, lui dont le travail était de réceptionner des lettres, journaux et paquets et de remettre, dans neuf cas sur dix, ce qui était arrivé *poste restante* à des clients de l'hôtel qui venaient de loin et cherchaient un séjour au calme sans renoncer à leur courrier express. Depuis qu'il vivait et travaillait ici – cela faisait près de deux mois – aucun autochtone n'était venu chercher un courrier en poste restante.

L'activité de Walter depuis quelques années, peser, calculer et tamponner, n'était pas passionnante, mais elle ne l'ennuyait pas non plus. On y voyait plus de gens qu'en passant ses journées dans un bureau et on pouvait tenter d'imaginer sans être dérangé ce qui se passait derrière le visage inexpressif des clients, quelles étaient leurs attentes et quelles cachotteries ils étaient susceptibles d'échanger, du moins sous forme épistolaire. Walter Staufer était célibataire et il avait au fond l'impression de ne manquer de rien.

Le fait que Kupfer réside à Sils-Maria était un secret de polichinelle. Pourtant, personne n'assiégeait l'hôtel, la discrétion était assurée, garantie par les propriétaires comme par le personnel de l'hôtel. On lui apportait sept fois par semaine le *Berliner Tageblatt*, il recevait souvent du courrier, probablement des lettres d'admirateurs ; un grand nombre de missives ne portaient au dos que des initiales. Par respect du secret professionnel, Walter s'interdisait de jeter plus qu'un fugace coup d'œil à ces noms. Ses yeux étaient plutôt bons. Mais même eux ne pouvaient déchiffrer si L. H. était réellement Lilian Harvey et L. S., Leo Slezak. Les initiales gardaient leur mystère. Presque toutes les lettres provenaient d'Allemagne et d'Autriche, une seule était arrivée d'Angleterre, une autre de Suède.

M. Waldner, le facteur, ne revenait jamais les mains vides du Waldhaus, pas même en basse saison. Une fois par jour, il relevait la boîte aux lettres de l'hôtel qui, semblable à un autel, trônait bien en évidence à côté de l'entrée. Les clients y déposaient lettres et cartes postales. Le Waldhaus marquait toujours la fin de sa tournée. Ensuite, il retournait au bureau de poste puis allait retrouver sa femme et ses enfants. Que Kupfer ne postât pas de lettres n'avait pas échappé à Walter.

Cela faisait des années que Lionel Kupfer séjournait régulièrement à l'hôtel Waldhaus, afin de se reposer des tournages éreintants qui le conduisaient jusqu'en Afrique *(L'Emprise de la momie)* ou en Inde *(La Femme du maharadjah)*. Le plus célèbre des acteurs de langue allemande – aux racines roumaines, comme on disait,